

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 323.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 11 MARS 1895

Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans  
Bureau: No 323 rue de Chartres.  
Entre Court et Bienville.

NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED.  
Entered at the Post Office at New Orleans, La.  
as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS  
LUNDI, 11 MARS 1895.

PREX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE  
Un an \$12 00  
Six mois 6 00  
Trois mois 3 00  
Un mois 1 00

EDITION SEMAIDNAIRE  
Un an \$3 00  
Six mois 1 50  
Quatre mois 1 00  
Trois mois 75

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET

D'UNE

TOMBE.

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

QUATRIEME PARTIE.

LA JOLIE DENTELLIERE.

(Suite.)

Le marquis tenait le décret de la reine régente entre ses mains tremblantes et pleurant à chaudes larmes.

Libre, il était libre ! Les portes de son pays lui étaient ouvertes, il allait bientôt revoir sa fille !

Grâce au gouverneur, dont il accepta l'hospitalité en attendant le départ du navire qui devait le conduire à Manille, il put changer son costume de prisonnier contre des vêtements moins indignes de lui.

Le comte de Corello avait écrit au gouverneur général des Philippines une lettre personnelle en faveur du marquis de Mimosa ; aussi lorsque celui-ci arriva à Manille, il y fut reçu avec les plus grands égards.

Le surlendemain, il prit passage sur le *Fernand Cortez*, corvette à vapeur qui faisait le service entre l'Espagne et les îles Philippines.

Sur le pont, le marquis fut reçu avec les témoignages d'un profond respect par le capitaine, qui lui affecta une cabine voisine de la sienne et lui demanda de vouloir bien lui faire l'honneur de partager sa table.

Comme le marquis remerciait et exprimait sa reconnaissance, le capitaine ajouta :

— Je me conforme, monsieur le marquis, aux instructions qui m'ont été données ; je suis, en outre, autorisé à vous ouvrir un crédit illimité.

Le marquis reconnut une fois de plus que l'amitié du comte de Corello avait tout prévu.

La mer était bonne, rien n'entravaillait le navire ; dans son impatience, trouvait que l'on allait bien lentement. Il aspirait au moment où il apercevrait cette terre d'Espagne d'où il avait été banni depuis si longtemps.

C'était pas seulement le cœur du patriote qui battait plus fort à mesure que diminuait la distance qui le séparait du pays natal ; l'amour paternel dominait tous les autres sentiments. C'était à sa fille, toujours à sa fille qu'il pensait lorsque, par les belles nuits étoilées, penché sur les bastingages, il voyait le navire glisser sur les flots limpides de la mer des Indes.

Quand il presserait dans ses bras, contre son cœur, sa fille adorée, qu'elle serait délicieuse cette scène d'attendrissement ! Il en éprouvait d'avance toutes les joies enivrantes. Oh ! sa fille, sa Thérèse ! Déjà il la voyait rayonnante de beauté, de grâce, et souriait à son image, qui lui apparaissait à travers les brumes de l'océan.

qua à Cadix, mais ne resta que quelques heures dans cette ville et prit le chemin de fer de Madrid. Il avait hâte de se trouver chez le comte de Corello, il allait revoir sa fille. C'était son espoir.

Quand il se présenta au magnifique hôtel que son ami habitait, on lui dit que le comte était absent, mais qu'il ne tarderait pas à rentrer.

Il attendit dans un salon somptueusement meublé, mais avec qu'elle impatience !

Enfin le comte parut. C'était un homme dans la force de l'âge, à la figure remarquablement intelligente ; toute sa personne présentait le cachet d'une grande noblesse et d'une imposante dignité.

Il courut à son ami les bras ouverts et tous deux se firent quel que temps étroitement embrassés. Puis en face l'un de l'autre, se tenant les mains, ils se regardèrent silencieusement.

— Tu me trouves bien changé ? dit enfin le marquis.

— Mais non ; il y a seulement sur tes traits de la fatigue que le temps aura bientôt fait disparaître.

Le comte ne disait pas ce qu'il pensait ; il voyait bien que les longues souffrances morales et physiques avaient vieilli le marquis. L'œil n'avait plus la vivacité d'autrefois, ses joues s'étaient creusées et ses cheveux noirs étaient presque blancs.

— Enfin, reprit le comte, grâce à Dieu, te voilà !

— Grâce à Dieu, si tu veux ; mais laisse moi dire grâce à toi, qui n'as pas oublié le pauvre exilé.

— J'ai fait, marquis, ce que tu aurais fait à ma place, et je t'apprendrai dans un autre moment pourquoi tu as si longtemps attendu ta liberté.

— Oh ! mon ami, dans un autre moment ? Ah ! parle-moi de ma fille ! Où est-elle ? Vais-je la voir ?

Le visage du comte prit une expression attristée et il baissa la tête.

— Tu ne me réponds pas, que signifie... Mon Dieu, mon enfant est morte !

— Attends, mon cher Philippe ; nul ne peut te dire que ta fille est morte, puisque tu ignores ce qu'elle est devenue.

— La veille du jour où je fus fait prisonnier, j'ai confié ma fille à Pedro Lammès, qui devait la porter en France ; n'as-tu donc pas reçu une lettre que j'avais remise pour toi à mon fidèle Pedro ?

— Cette lettre ne m'est pas parvenue, et Pedro Lammès qui, sur ton ordre et avec tes instructions, a quitté le château de Valpenas, emportant ta fille, n'a pas reparu.

Le marquis se précipita vers la jeune femme, et quelques pas dans le salon, en chancelant comme un homme ivre, puis, lourdement, s'éroula dans un fauteuil.

Son visage s'était décomposé et un tremblement convulsif secouait tout son corps tout entier.

— Où est-elle ? Où est-elle ? Où est-elle ?

— Où est-elle ? Où est-elle ? Où est-elle ?

— Où est-elle ? Où est-elle ? Où est-elle ?

— Où est-elle ? Où est-elle ? Où est-elle ?

— Où est-elle ? Où est-elle ? Où est-elle ?

— Où est-elle ? Où est-elle ? Où est-elle ?

— Où est-elle ? Où est-elle ? Où est-elle ?

— Où est-elle ? Où est-elle ? Où est-elle ?

— Où est-elle ? Où est-elle ? Où est-elle ?

— Où est-elle ? Où est-elle ? Où est-elle ?

— Où est-elle ? Où est-elle ? Où est-elle ?

— Où est-elle ? Où est-elle ? Où est-elle ?

— Où est-elle ? Où est-elle ? Où est-elle ?

— Où est-elle ? Où est-elle ? Où est-elle ?

— Où est-elle ? Où est-elle ? Où est-elle ?

mission que, devant vous, je lui ai confiée ?

— Monsieur le marquis, répondit-elle d'une voix ferme et avec conviction, Pedro n'est pas revenu en Espagne, Pedro a disparu ; mais il avait deux jours d'avance sur les deux hommes, les deux espions que don Antonio de Villina envoya à sa poursuite ; il a donc eu tout le temps de franchir la frontière et de remplir sa mission.

— N'en doutez pas, monsieur le marquis, si, comme il y a tout lieu de le croire, mon oncle a été assassiné par les bandits à la solde de don Antonio, c'est après avoir mis en sûreté la fille de son maître.

— Ainsi, Rosina, don Antonio a lancé deux hommes à la poursuite de Pedro ?

— Oui, monsieur le marquis. Mais je vais vous apprendre ce qui s'est passé après que vous et les vôtres eurent brûlé vos dernières cartouches et que don Antonio fut entré en maître au château de Valpenas.

La nourrice rapporta très fidèlement ce que nous avons précédemment raconté à nos lecteurs.

— D'après ce que tu viens d'entendre, mon cher marquis, dit le comte de Corello, et ce que je t'ai appris moi-même, il est certain que don Antonio n'a pu savoir où Pedro Lammès avait placé ta fille.

— Il met deux hommes en campagne ; ceux-ci, cela paraît évident, ont rencontré Pedro, l'ont attaqué et assassiné ; mais ce qui indique que ton brave et fidèle serviteur s'est vaillamment défendu et a vendu chèrement sa vie, c'est qu'un des émissaires de don Antonio n'est pas revenu. Et puis la grande colère de ton cousin, au retour de l'autre, prouve suffisamment que ses deux espions n'avaient pu faire ce qu'il attendait d'eux.

— La conclusion de tout cela, mon ami, est que Pedro Lammès a accompli fidèlement sa mission, que ta fille existe et que, si bien qu'elle ait été cachée par ton serviteur dévoué, tu la retrouveras un jour.

— Ainsi, Rosina, dit le marquis, vous êtes sûre que don Antonio n'a pu savoir à quelle personne Pedro avait confié Thérèse ?

— Absolument sûre, monsieur le marquis. Après la prise de Bilbao, qui termina la guerre civile, don Antonio revint à Valpenas où j'étais rentrée. Il fut alors tout sûr et tout miel ; sa voix, ses regards, ses gestes, tout indiquait son intention de me gagner à sa cause. Il me croyait bien innocente, je crus devoir le laisser dans son erreur pendant quelques jours. Je feignis d'entendre, sans être blessée, les offres les plus séduisantes qu'il me fit pour acheter le secret dont il se figurait que j'étais dépositaire.

— C'est ainsi que j'eus la certitude que mon oncle avait réussi à remplir sa mission et que don Antonio ne possédait aucun indice qui put le mettre sur les traces de ma chère petite Thérèse.

— Alors, monsieur le marquis, laissez du rôle que votre misérable parent me faisait jouer, je lui dis, en l'effrayant d'un regard de mépris et de dégoût :

— Don Antonio de Villina, vous êtes un misérable et, de plus, vous êtes un sot, puisque vous vous êtes imaginé que Rosina Balti serait assez lâche, assez en fâme pour trahir ses maîtres et vous vendre sa conscience au prix que vous y voulez mettre ; allez, vous n'êtes pas assez riche pour acheter.

— Je ne sais pas quel soit réservé à M. le marquis de Mimosa, mais Thérèse peut vous braver, elle est à l'abri de vos atteintes.

Il fit entendre comme un roulement, et s'avança sur moi les poings levés, les yeux étincelants de fureur. Je crus qu'il allait me tuer. Mais il eut honte, sans doute, de frapper une femme, car il s'éloigna en proférant des menaces méprisables à d'épouvantables blasphèmes.

— Mais où trouver ma fille, Rosina ? s'écria le marquis.

— Hélas ! je ne le sais pas ; mais elle est en France.

— Elle est grande, la France !

— Oui, monsieur le marquis, mais Dieu vous conduira vers Thérèse. Je l'ai beaucoup pleurée, mais j'ai toujours espéré qu'elle se retirerait.

Le marquis laissa échapper un soupir.

— Monsieur le marquis, reprit Rosina avec exaltation, la Sainte-Vierge n'est apparue, n'a parlé, et j'ai confiance en la Sainte-Vierge !

— Ah ! et que vous a-t-elle dit ?

— Monsieur le marquis, lorsque vous comparâtes devant le Conseil de guerre, je fis un pèlerinage à Saragosse pour implorer la protection de Notre-Dame del Pilar en faveur du père et de l'enfant. Agénoillée au pied de l'autel, je priaï avec ferveur. La nuit me surprit ; je n'entendis pas fermer les portes de l'église et restai enfermée. Je m'endormis et pendant mon sommeil j'eus une vision.

Dans un rayon lumineux, la tête ceinte d'une auréole lumineuse, une femme m'apparut tout à coup, vêtue d'une longue robe bleue et portée par des anges. C'était la Sainte-Vierge. Elle me dit : « Console-toi, Rosina, l'enfant n'est pas perdue, tu la reverras et tu reverras aussi ton maître ! »

Et tu reverras aussi ton maître !

ne pouvaient manquer d'être agréables à la Reine.

— Monsieur le marquis, répondit-elle, je vous remercie des choses aimables que vous venez de me dire. J'ai conscience de les mériter, si vous ne les appliquez qu'à mes intentions. Certes, mon vœu le plus ardent est de justifier le jugement flateur que vous venez de porter sur moi, mais je ne l'ai pas encore mérité ; il faut peu de temps pour faire le mal, de longues années ne s'écoulent pas toujours pour le légalier.

— Un long avenir est promis à Votre Majesté, et votre fils, élevé près de vous, fort par vos enseignements, continuera votre œuvre.

— Lui et moi avons besoin d'être aidés ; ce n'est pas trop du concours de tous les bons citoyens pour travailler d'un commun accord à la régénération de l'Espagne. Vous avez parlé du mal que lui ont fait nos anciennes divisions ; est-ce trop demander à tous ceux qui aiment leur pays d'oublier ce qui a séparé les enfants de la même patrie et de s'unir pour contribuer au relèvement de l'Espagne ?

— Monsieur le marquis, continuait-elle, les hommes comme vous sont rares ; ils doivent à leur pays l'emploi de leurs talents et de leur énergie ; je serais heureuse de vous compter parmi ceux qui me prêtent le concours de leurs conseils et de leur bonne volonté.

— Madame, répondit le marquis, les braves comme ceux que vous venez de nommer ne sont à craindre que lorsqu'ils sont contraints de recourir à ce terrible remède : l'insurrection. Aujourd'hui, sous une autorité équitable, l'Espagne a retrouvé le calme et la sécurité ; n'est-il plus besoin en ce pays de redresseurs de torts ; mais il n'en était pas ainsi au temps de Castro. Et croyez-vous, madame, que nous aurions été assez fous, mes compagnons et moi, pour nous jeter dans une aventure dépourvue de toutes chances de succès, si nous n'avions pas pris part au mécontentement des populations trop longtemps exploitées par les gouvernements qui ont précédé le vôtre ?

— Naguère, l'Espagne était abandonnée à l'intrigue ; on montait à l'assaut des places, moins pour servir l'Etat que pour satisfaire sa rapacité ; la flatterie, la bassesse, les moyens les plus scandaleux étaient les seules voies qui pussent conduire au succès.

— Et pendant que de vulgaires jouisseurs traitaient ce noble royaume en pays conquis, la misère gagnait de proche en proche toutes les classes ; le commerce languissait, l'agriculture était délaissée, l'industrie nulle ; la corruption s'étendait comme une lépre hideuse des plus hautes sphères aux plus humbles citoyens. La marine, l'armée étaient découragées. L'Espagne, qui avait occupé autrefois en Europe une place si glorieuse, descendait la pente qui conduit les nations à une fin honteuse.

— La Reine avait écouté sans faire un mouvement de protestation. Elle savait bien que l'Espagne, ballottée entre les partis, avait traversé des crises dans lesquelles l'unité nationale avait été en péril, quelle était encore en proie à un malaise qu'elle avait la difficile mission de guérir.

— Et vous espérez, monsieur le marquis, dit-elle, que le triomphe de votre parti aurait apporté un remède à tous ces maux ?

— Si ce n'avait pas été notre espoir, madame, nous aurions été des misérables.

— Puisque vous n'avez pas réussi, en avez-vous donc conclu qu'il ne restait aux bons citoyens qu'à assister impuissants à l'agonie de ce malheureux pays ?

— Dieu m'en garde, madame ! J'ai une foi trop ardente dans l'avenir de mon pays pour croire qu'il est arrivé au terme de ses glorieuses destinées. J'ai toujours pensé que l'heure du réveil viendrait et qu'une main habile se trouverait pour diriger l'Espagne dans une voie où elle retrouverait sa prospérité et son ancienne splendeur.

Cette heure est venue, et la main est celle de Votre Majesté.

Déjà mon retour de Peñís, j'ai entendu parler de votre administration, de votre agresse, de vos constants efforts pour cicatriser les plaies du royaume.

Vous avez répudié le système des mesquines vengeances et adopté une politique de clémence et de conciliation, plus propre à affermir le pouvoir, en lui ralliant tous les cœurs, que les impitoyables rigueurs. Je sais que du détroit de Gibraltar jusqu'aux Pyrénées toutes les espérances se rallient sur votre nom et sur celui de votre fils.

C'est en véritable patriote, sans arrière-pensée, que je salue l'ère de rénovation inaugurée par vous et qui vaudra à votre mémoire la gloire la plus pure.

Ces éloges, dans une bouche qui n'avait jamais flatté personne,

— Et tu reverras aussi ton maître !

— Et tu reverras aussi ton maître !